

CHAPITRE II.

LA RÉVOLUTION DE 1830. — VISITES DOMICILIAIRES FAITES A LA
COMMUNAUTÉ DE SAINT-LAURENT.

La Révolution de 1830, qui renversa le trône des Bourbons, se montra tout d'abord hostile à la religion. Dans bien des lieux, les prêtres furent inquiétés, et eurent même à subir de véritables persécutions. Les Communautés religieuses devaient aussi s'attendre à éprouver bien des tracasseries; celles de Saint-Laurent surtout, situées au milieu d'un pays qui devait regretter le Gouvernement tombé, et détester celui qui venait de sortir des barricades, ne pouvaient être épargnées. Nous verrons tout à l'heure qu'on ne les oublia pas. Cependant on ne s'occupait pas de politique dans ces Communautés, qui ne songeaient qu'à remplir fidèlement leurs emplois, pour la gloire de Dieu et le bien du prochain.

Nous citerons ici quelques passages d'une lettre écrite, le 1^{er} janvier 1835, aux Filles de la Sagesse par leurs Supérieurs généraux; nous verrons si on y parle le langage de la révolte ou de la résistance :

« Un avis que nous ne faisons que renouveler, parce que nous vous l'avions déjà donné plusieurs fois, c'est d'user de prudence et de discrétion, dans les rapports que vous êtes obligées d'avoir avec les personnes du monde. Ne vous occupez nullement des affaires politiques; n'en parlez même pas entre vous. Laissez agir la

Providence, et soumettez-vous d'avance à ses desseins. Nous avons des éloges à vous donner à ce sujet; nous vous engageons à les mériter toujours. »

Lisons la suite de cette lettre, et écoutons d'autres éloges également mérités par les Filles de la Sagesse :

« Si nous bénissons le Seigneur de la prudence que nous remarquons dans votre conduite, nous ne pouvons non plus nous empêcher de le louer pour le zèle et la charité dont il vous a animées jusqu'à présent, pour voler au secours des pauvres cholériques, qui tant de fois déjà ont réclamé les soins d'un grand nombre d'entre vous. Nous ne vous dissimulons pas que nous sommes remplis de consolation dans le Seigneur, en voyant un tel dévouement de votre part. Il est vrai que nos cœurs ont été plus d'une fois pénétrés de la plus vive douleur, en apprenant la perte de plusieurs de vos Sœurs, que cette terrible maladie nous a enlevées. Mais l'espoir que nous avons de leur bonheur a beaucoup adouci notre peine à ce sujet, et nous ne doutons point qu'elles ne prient d'une manière spéciale pour celles qui s'exposent comme elles à mourir victimes de leur charité. Que votre zèle ne se ralentisse donc point; souvenez-vous que Celui pour l'amour duquel vous vous sacrifiez s'est lui-même immolé pour vous, et que vos travaux, quelque pénibles qu'ils soient, n'ont aucune proportion avec la récompense que vous avez lieu d'espérer. »

Nous venons de voir que les Sœurs de la Sagesse, au lieu de s'occuper de politique, volaient partout au secours des malheureux atteints du choléra, et ne balançaient pas à exposer leur vie pour les soulager.

Quelques-unes d'entre elles restaient aussi à Saint-Laurent, pour soigner d'autres malades. Des troupes

envoyées par le Gouvernement inondaient la Vendée, dont on craignait le soulèvement. Dans certaines localités, les soldats malades manquaient absolument de soins. Les Filles de la Sagesse établirent alors une ambulance pour les soldats des cantonnements de Saint-Laurent et des environs. On choisit pour cela la maison dite du Pensionnat, qui reçut dans cette circonstance le nom d'hôpital. D'abord, les Sœurs donnèrent gratuitement leurs soins aux soldats, sans rien épargner de ce dont ils pouvaient avoir besoin. Ce n'est que plus tard que, le nombre des malades augmentant, on prit des arrangements avec les autorités civile et militaire. Depuis le 31 janvier 1831 jusqu'au mois de mai, on avait soigné gratuitement 22 malades, comme l'atteste le capitaine commandant la 1^{re} compagnie du 1^{er} bataillon du 32^e régiment de ligne. « Je certifie et atteste », disait-il dans son rapport, « que les 22 hommes désignés d'autre part ont été soignés gratuitement par les Sœurs de la Sagesse de la Communauté de Saint-Laurent-sur-Sèvre. Ces hommes se trouvant malades, les Sœurs se sont offertes de les soigner, et, en effet, elles ont formé une ambulance dans leur établissement. On ne saurait trop faire l'éloge du zèle qu'elles ont mis pour prodiguer leurs soins aux malades. Je certifie aussi que ces Dames ont offert à la compagnie tout ce qui pouvait contribuer au bien-être du soldat. »

« Fait à Saint-Laurent, le 4 mai 1831 ; signé BOURRIÉ. »

Cette ambulance dura quatre ans. Il semble qu'elle devait être comme un paratonnerre, sinon pour tous les habitants de Saint-Laurent, qui d'ailleurs demeuraient calmes, du moins pour les Filles de la Sagesse qui se

montraient si généreuses et si charitables ; mais non, il n'y a point à compter sur la gratitude d'hommes égarés par de mauvaises passions. Connaissant les hommes de la Révolution, les Sœurs s'attendaient à tout, mais avec tranquillité et confiance en Dieu.

Un soir qu'on était venu prévenir la Communauté de la Sagesse qu'elle serait probablement investie dans la nuit même, on crut devoir en avertir les novices, en leur recommandant de mettre auprès de leurs lits leurs vêtements les plus propres et les plus convenables, afin de s'en revêtir, si on était dans l'obligation de s'enfuir. Malgré cette triste annonce, qui devait naturellement jeter le trouble et la crainte dans ces jeunes âmes, toutes les novices se couchèrent et s'endormirent tranquillement, parce qu'elles savaient que leurs pieuses maîtresses veillaient pour elles. Dans la visite qu'une des Sœurs fit dans les dortoirs, pendant la nuit, elle trouva une novice couchée sur son lit, dormant paisiblement. Elle était tout habillée en blanc, avec son voile, telle qu'elle était, peu de jours auparavant, à la procession de la Fête-Dieu. On l'eût prise pour un ange. La Religieuse respecta son sommeil ; mais la visite domiciliaire n'ayant pas eu lieu, elle demanda, le lendemain, à la novice, pourquoi elle s'était ainsi revêtue de ce qu'elle avait de plus beau. « Oh ! ma chère Sœur, répondit-elle avec un admirable élan d'amour et de ferveur, je pensais qu'on allait venir nous tuer, pendant la nuit, et je voulais mourir tout en blanc, comme une vierge. Si vous saviez combien j'étais heureuse ! Non, je ne crois pas que jamais je puisse goûter un plus grand bonheur que celui dont j'ai joui hier soir. »

Ce qu'on avait lieu de craindre arriva enfin. Le 21

juin 1832, entre midi et une heure, la Communauté fut envahie par une compagnie de soldats, ayant à leur tête un officier qui se présenta avec insolence, en faisant des menaces. La rumeur fut grande dans le bourg, et la population fut bientôt rassemblée. Une Sœur se présente, elle est aussitôt saisie et consignée; mais, s'apercevant que l'officier n'a pas d'ordre supérieur, elle force la consigne et circule où sa présence est nécessaire. Sa fermeté en imposa aux soldats. L'officier était un lieutenant de la 2^e compagnie du 3^e bataillon du 44^e de ligne, du nom de Treille. Il n'avait point reçu ordre de faire une visite dans la Communauté: aussi parut-il craindre de se compromettre, en allant plus loin qu'il ne devait; il se retira.

Au mois de septembre de la même année, le général Rousseau, commandant le département de la Vendée, se rendit à Saint-Laurent, à la tête de quelques centaines de soldats, pour chercher, disait-on, la duchesse de Berry, qui devait être cachée dans la Communauté de la Sagesse. On fit une visite minutieuse qui dura deux jours. Toutes les Religieuses et novices furent passées en revue séparément, puis consignées. Aucune Sœur ne pouvait circuler, sans être escortée par un soldat ou un gendarme. Tous les coins et recoins de la maison furent explorés. La visite du bureau fut celle qui prit le plus de temps, car on ouvrit toutes les lettres et tous les papiers, mais on ne trouva rien de compromettant pour personne.

Le second jour de la visite, à trois heures de l'après-midi, les Sœurs, toujours gardées, n'avaient encore pris aucune nourriture, depuis le souper de la veille. Enfin, on leur donna quelque liberté, et elles se rendirent au dîner. Pendant le repas, le général entre dans le réfectoire avec son état-major; mais sa présence ne change rien aux habitudes de la Communauté. La lectrice, sans

aucune hésitation, poursuit sa lecture; les Sœurs restent assises, et, sans lever les yeux, continuent leur modeste repas: du bœuf bouilli et des pommes de terre cuites à l'eau en faisaient tous les frais. Les officiers firent en silence le tour des tables, et se retirèrent, pénétrés, comme plusieurs l'ont déclaré, d'un sentiment de respect profond pour une réunion si imposante.

Une autre visite domiciliaire autrement terrible et désastreuse eut encore lieu dans la Communauté, du 28 au 31 janvier 1833. On peut voir, dans l'histoire de la Compagnie de Marie, ce qui se passa chez les Missionnaires. Les Sœurs étaient à la prière du soir, quand on vint annoncer à la Supérieure générale que la maison était enveloppée par les soldats, La Supérieure sonne une petite clochette qui avertit la Sœur qui faisait la prière de s'arrêter. « Mes Sœurs, dit-elle, nos maisons sont cernées par des troupes; que personne ne se trouble, mettons notre confiance dans le bon Dieu; il n'arrivera que ce que ce bon Père voudra bien permettre. Nous allons dire les litanies de la Sainte Vierge, les bras en croix. » Quel spectacle attendrissant présente cette Communauté si nombreuse, priant ainsi, les bras étendus vers le ciel!

On n'entra pas dans la maison de la Sagesse pendant la nuit; on avait assez à faire chez les Missionnaires. La plupart des Sœurs allèrent prendre leur repos; d'autres passèrent la nuit auprès du feu; quelques-unes étaient particulièrement chargées de la surveillance. Le lendemain, les soldats se rendirent à la Communauté. Après avoir fait l'appel nominal des Sœurs et les avoir passées en revue, on les consigna. Dès ce moment, il ne leur fut plus permis de sortir, sans être accompagnées d'un militaire, l'arme au bras. Pendant deux jours, tout fut examiné dans l'établissement; pas un coin du jardin et de

l'enclos qui ne fût fouillé. Le saint sépulcre, qui venait d'être achevé, attira surtout l'attention des plus impies d'entre les soldats. Ils s'acharnèrent contre ce monument pieux, et mutilèrent à coups de baïonnettes tous les personnages nouvellement peints à la fresque.

On est heureux de constater que tous les militaires ne montraient pas la même impiété et la même brutalité. Quelques-uns gémissaient de torturer ainsi des Religieuses qui les avaient soignés dans les hôpitaux, et qui étaient encore disposées à leur rendre tous les services dont ils pourraient avoir besoin. L'un d'eux, ayant reconnu une Sœur qui, peu de semaines auparavant, l'avait soigné dans une violente attaque de choléra, lui dit, en l'accompagnant : « Oh ! ma Sœur, je vous dois la vie, et je suis obligé de vous garder prisonnière ! Que vous êtes heureuse de n'attendre votre récompense que du ciel ! » En achevant ces mots, ce bon militaire se mit à pleurer. On en entendait d'autres dire entre eux : « Sous Bonaparte, on faisait la guerre aux ennemis de l'Etat ; maintenant nous la faisons à nos amis, aux prêtres et aux Religieuses qui ne nous font que du bien ! » Une Sœur, ayant pitié d'un factionnaire qui paraissait fatigué, et n'avait rien pris depuis longtemps, lui proposa un morceau de pain qu'elle avait pu se procurer. « Je vous en remercie, ma Sœur, lui dit-il honnêtement et d'un air touché ; ne me faites pas d'instances ; il nous est défendu de rien prendre pendant notre faction. » Voilà comment les Sœurs cherchaient à se venger. Il est inutile de dire qu'on ne trouva, dans la Communauté, ni la duchesse de Berry, ni rien de compromettant.

Cette visite domiciliaire s'était faite par ordre du gé-

néral commandant la 12^e division militaire, et les soldats avaient été placés sous l'autorité et la direction de M. Hémery, commissaire de police à Machecoul. Peut-être qu'on n'avait trouvé personne à Nantes qui voulût se charger d'une semblable expédition.